

## Économie de pollen Georg Hasler

**Quel aspect peut avoir une économie, dans laquelle ce ne sont plus les choses qui comptent, mais les données ? Le monde digital semble être étrangé à la nature et pourtant il permet carrément à celle-ci de prendre de nouveau sur le vif les principes du prendre et donner.**

Les meilleurs et plus beaux violons ne sont pas récents, mais ils ont trois cents ans d'âge. Nous nous sommes largement éloignés de ce sommet de qualité. Cette constatation fut, à la fin de mon temps d'apprentissage en tant que luthier, le point de départ de mon périple pour en apprendre plus sur ce monde et sur ce mouvement du progrès. Entre temps, je suis arrivé à la manière de voir que nous nous trouvons dans une grande confusion. Nous rêvons encore au joli monde des anciens artisans, nous nous en tenons bravement aux règles de l'industrie et pourtant nous vivons effectivement déjà au milieu de l'ère informationnelle. Nos vieilles habitudes, nos lois actuelles et la réalité technique actuelle, ne s'accordent plus ensemble. J'ai en tête avec cela que, par exemple, le rapport de situation d'une « médiathèque digitale », qui mentionne : « Cet ouvrage électronique [*E-book* en anglais dans le texte, *ndt*] est pour l'heure en prêt ». Techniquement, c'est aussi absurde que d'avoir inventé la roue, pour la porter ensuite sur son dos. Des choses peuvent être prêtées mais des données, ne peuvent être que copiées. Et le livre électronique n'est pas une chose. Il est disponible partout et à tout moment en tant que « donnée ».

Ce qui m'intéresse, c'est l'histoire de comment cette confusion a survécu et comment nous pourrions utiliser correctement cette « roue » de la digitalisation. Le pollen donne une indication à ce propos<sup>1</sup>.

### Les révolutions des douze milliards

Pendant des centaines de milliers d'années, on s'est approprié ce qui est nécessaire pour vivre à partir de la nature avec beaucoup de savoir et d'adresse. Pour les êtres humains, cela doit avoir été, un grand changement unimaginable d'être sortis du cours naturel, pour s'installer en un lieu fixe. Pour cela de nombreux concepts avérés durent être remis en liberté et jusqu'à présent l'impensable dut même être redécouvert et admis. Il est bien possible que des aménagements culturels, comme ceux découverts sur le site archéologique turc du *Göbekli Tepe*, ont joué un rôle important dans ce processus.

Dans les millénaires suivants surgirent des habitats, des champs avec dispositifs d'irrigation et les premières cités. L'agriculture facilita l'élargissement de la communauté, de peut-être cent à plusieurs milliers de personnes et rendit de ce fait possible une large répartition du travail. Tout ce qui suivit — organisation de l'État, droit commun, code des eaux, fonctionnariat, soldats, artisanat habile, et marchés, commerçants, prêtres et savants, places fortes, métropoles à millions d'habitants — tout cela devint possible parce qu'un monde immémorial, longtemps confirmé, fut condamné en deux ou trois millénaires pour être radicalement remplacé par un autre, totalement inconnu jusque-là.

Ce système nouvellement apparu — le monde des artisans et des cultivateurs, des villes et des commerçants, au sommet duquel furent construits les meilleurs violons — ne résista pas plus à l'épreuve de l'éternité, mais s'acheva au contraire après 8 mille ans, par la révolution industrielle. Après cela, deux ou trois siècles seulement suffirent pour produire de nouveau un nouveau monde rempli d'employés conduisant des voitures. Depuis deux ou trois décennies, nous connaissons désormais la révolution digitale et il me semble que ce n'est pas seulement un autre renouvellement technique dans le cadre de la société industrielle existante. Je crois bien plus qu'exactement comme pour le néolithique et la révolution industrielle, c'est une authentique révolution parce qu'au travers de la digitalisation, le rapport renouvelé au monde des choses s'est si fondamentalement modifié qu'il est urgent et nécessaire de réfléchir sur les conséquences.

En lisant un ouvrage sur l'évolution de la population, un modèle a appelé mon attention à partir duquel une jolie thèse, quand bien même quelque peu hardie, se laisse dériver. Il s'agit plus, à l'occasion, d'un principe et moins de chiffres exacts : apparemment, le rythme des révolutions s'accélère (néolithique, industrielle, digitale) de

---

<sup>1</sup> Ici suivent les chapitres : Lire des traces / Cinq millions de briquets par jour / Il y a huit mille ans en Anatolie / Les révolutions des 12 milliards.

manière exponentielle. Avec une vue sur l'évolution de la population, éventuellement, ce n'est pas du tout si surprenant. À savoir, si ce n'est plus le nombre des ans ou des générations qui est adopté comme échelle de mesure des périodes d'évolution, mais au contraire le nombre des vies vécues, alors les dix mille ans nets de société agraire et artisanale deviennent comparables à l'époque, temporellement beaucoup plus brève de deux cents ans nets, de la société industrielle. Dans ces deux périodes de temps, quelques douze milliards de vies furent vécues. Cela recommande instamment la présomption que le temps est déjà venu pour une nouvelle révolution.

Un simple modèle d'histoire de l'humanité pourrait en conséquence être décrit ainsi : À chaque fois que douze milliards de vie ont survécu sur la Terre, il y a une révolution qui, relativement soudainement, produit un système nouveau, une nouvelle sorte de recombinaison.

Chaque système est une totalité interdépendante et est à chaque fois marqué par la méthode technique primaire et le « capital » qui lui appartient. En série, ces systèmes pourraient être caractérisés ainsi :

1. Appropriation de la nature
2. Construction par des hommes
3. Copiage au moyen de machines
4. Engendrement au moyen de données.

Avec la société d'informations et de prestations de services, nous développons donc pour la quatrième fois un art de vivre fondamentalement nouveau et nous utilisons pour la quatrième fois une nouvelle sorte de capital, pour préciser, ici, des données.

L'histoire du monde n'est naturellement ni si brève ni si simple. Mais elle n'est pas non plus infiniment longue, mais finie, limitée et, pour le moins, en bonne partie descriptible. C'est une histoire de fécondation, de condensation et d'accélération, de révolutions et de changements de système, provoqués par les limites de l'environnement et déclenchés par des innovations. Nous vivons déjà à l'heure actuelle, avec les règles et habitudes de la société industrielle, au milieu de la prochaine phase, dans la société d'information. Beaucoup de choses ne s'accordent plus ensemble, car des informations ont des propriétés tout autres que celles des machines industrielles, en particulier en ce qui concerne leur multiplication.

#### **Des données sont tout autres que des choses**

Lorsque des choses sont divisées, en général elles en ressortent abîmées ou bien seulement réduites à leur moitié. On peut au mieux les fragmenter en parties, au cas où cela va ou bien les utiliser l'une derrière l'autre. Par conséquent, les choses sont appropriées à la possession et à l'échange. Données et idées, par contre, se multiplient automatiquement en se diffusant. Elles n'en sont pas abîmées non plus. Au contraire. Elles gagnent en valeur et qualité, car elles continuent alors d'être contrôlées, complétées et combinées. Quand bien même, malgré toute digitalisation, des choses importantes, nécessaires à la vie comme pour manger, s'habiller, se loger, se soigner et de nombreuses autres choses, restent comme auparavant des choses justement et non pas des données, quelque chose a fondamentalement changé aujourd'hui. Pour fabriquer tout cela, il faut, au contraire d'autrefois, de moins en moins de temps de travail et au lieu de cela de plus en plus d'informations et de bonnes idées. Avec elles, on peut de plus en plus diriger avec raffinement les énergies de la nature de sorte que toutes les choses en surgissent de ce dont nous avons besoin pour vivre. Par conséquent, ce ne sont plus les choses elles-mêmes qui sont les plus nécessaires à la vie, mais au contraire les données.

Entre une chaise et une idée, par exemple l'idée de la manière dont on construit une chaise, il y a une différence fondamentale : sur une chaise, ne peut s'asseoir qu'une seule personne en même temps. À n'importe quel moment, de nombreuses personnes peuvent penser simultanément une idée déterminée et la mettre en œuvre. C'est dans la nature des choses qu'une chaise ne peut avoir qu'un seul et unique propriétaire et que plusieurs personnes en arriveraient par conséquent à se battre si elles affirmaient en même temps en être les propriétaires. Pour une idée, une telle lutte ne sert de rien naturellement, car il ne manque rien à personne pour utiliser simultanément cette idée par tous. Le modèle d'affaires industrielles a besoin des « choses » pour fonctionner. Même la sept-cent-treize-mille-cinq-cent-quarante-septième copie n'existe qu'une seule fois et peut être

commercialisée en détail. Avec les idées, plans, recettes et découvertes, cela ne fonctionne pas naturellement. Ce serait en effet absurde d'affirmer que pour une idée déterminée, par exemple, le « truc » de la multiplication écrite ou bien la recette d'un gâteau au chocolat, il n'existerait qu'exactement autant « d'exemplaires ».

Jusqu'à présent, ce « problème » a été résolu en créant des « choses » imaginaires à partir d'idées et de données existantes de manière illimitée, qui à leur tour peuvent être vendues en copies isolées, en tant que licences. Le logiciel [*software* en anglais dans le texte, *ndt*] est ensuite empaqueté dans un joli emballage cartonné et pourvu d'un tampon d'authenticité. On suggère de cette façon qu'il s'agit là de quelque chose d'analogue à un mélangeur ménager, devant coûter au moins autant, à cause de la prestation fournie. Des formulations médicamenteuses sont pareillement brevetées et font l'objet de licences accordées au fabricant en détail ou bien des compositions musicales protégées pour en vendre le droit d'exécution isolément aux organisateurs de concerts.

On investit encore et toujours dans les brevets, recettes, et programmes ou bien les droits dans des films, de la même façon qu'on investit dans des machines. Les coûts d'investissement d'une visseuse sont répartis sur les actes isolés de vissage et à partir de cette habitude, on pense que l'on pût partager les coûts de programmation sur les licences individuelles ou bien encaisser les coûts de composition musicale au moyen de la somme des exécutions isolées en retour. Mais étant donné que des données ne sont pas des choses, parce que idée et programme n'existent pas au détail, comme des vis, on ne peut faire une interdiction d'usage d'un bien artificiel. Pour imposer ce modèle, il faut de plus en plus d'avocats et des amendes de plus en plus sévères.

Sans un disque, sans cette chose, quand bien même fût-ce la millionième copie, il n'y avait aucune musique autrefois. Elle devait donc être achetée, ce par quoi affluait de l'argent qui finissait même, dans le meilleur des cas, par parvenir aux musiciens. Ensuite ces choses musicales se transformèrent en données musicales, de sorte qu'aujourd'hui, en principe, il y a une vogue de musique incessante et omniprésente. Le seul et unique moyen d'en faire un bien détaché, c'est une interdiction juridique d'écouter de cette musique. La joie sensible à l'achat d'un disque fut donc remplacée par une interdiction d'écouter la musique si on ne payait pas pour cela.

Les anciennes habitudes sont si fortes que l'on parle encore d'une industrie de la musique, bien qu'il s'agit effectivement d'une industrie du support des sons, qui se voit menacée à présent de disparition avec son produit. Dix années seulement sont échues depuis que la digitalisation a fait des choses exclusives des données omniprésentes, en remettant avec cela en question le système existant. Les consommateurs se sont entre temps largement adaptés et profitent du nouveau souffle des données, du monde tout partout-gratis. C'est à peine s'ils se figurent quel genre de colère peut déclencher cela chez maints auteurs originels, car au contraire des possibilités techniques du consommateur, les conditions pratiques de l'auteur ne se sont guère encore modifiées. Et ici des questions se soulèvent : Où demeure l'estimation de la valeur, où donc est le service rendu en échange ? De quoi les inventeurs sont-ils sensés vivre ? Qui se mettra encore en recherche, si aucun avantage économique direct n'en prend naissance ? Chacun doit-il simplement télécharger en quelques secondes tous les fruits de longues années de travail et pouvoir s'en repaître ?

L'ensemble de nos systèmes juridique, de la propriété et du revenu, fut édifié au cours des derniers siècles sur la production et le commerce de choses finales, capables d'être appropriées. Talent, production, vente, succès, revenu et estime, forment une solide circulation d'échanges qui perd sa cohérence interne lorsque, pour des raisons techniques, elle est partagée sans limite, si des disques ne sont plus vendus, mais que, partout, des données musicales sont copiées.

Le déclin de l'économie de choses devient menaçant et mène souvent à des discussions polémiques. À partir des perspectives les plus diverses, on lutte pour le respect, la justice et la liberté et on flaire à l'occasion qu'il s'agit de questions profondes et fondamentales. En définitive, non seulement l'affaire industrielle habituelle en dépend mais aussi un éventuel revenu d'auteur. Il s'agit pareillement de la crainte que, lors du transfert des habitudes du droit de propriété du monde des choses dans le monde des idées et des données, la chose la plus essentielle se

perde, à savoir la fécondité de la culture. Représentons-nous une fois que nos ancêtres aient breveté la cuisson du pain !<sup>2</sup>

### **Des êtres humains sont ce que des automates ne sont pas**

Depuis les temps primitifs, la prestation humaine du travail se trouve être un ancrage solide de la mise en ordre générale de la valeur. Sur sa base, tous les prix peuvent être calculés et comparés, quand bien même ils sont de plus en plus réglés par des machines. Cela fonctionne vraiment bien au début du processus d'industrialisation. On peut s'interroger sur combien de travail humain épargne telle ou telle machine et comment les coûts salariaux se modifient de ce fait. Avec cela une dynamique s'installe qui s'accélère elle-même. Dès que les premières machines l'ont remporté sur les êtres humains et ont réalisé le travail plus vite et plus profitablement, il ne reste aux énergies du travail ainsi libérées — parce qu'elles sont toujours dépendantes du salaire — rien d'autre que de construire d'autres machines. Cela va si loin jusqu'au jour où elles créent une machine qui fabrique à son tour d'autres machines. Quelques-uns des ouvriers sont aux prises avec la planification extrêmement intéressante de ce processus d'automatisation. Les ouvriers restants, eux, pourraient faire autre chose ou bien jouir de la contemplation des fleurs des champs. Mais parce qu'ils ne participent plus, ni à la propriété ni à l'organisation des nouveaux automates, un droit sur ce qu'ils rapportent leur fait défaut et cela les mène donc à une détresse existentielle.

Cette détresse est aussi vieille que l'industrialisation. Les résistants aux machines voulaient déjà extirper ce problème hors du monde, voici deux cents ans, en détruisant les machines et cent ans plus tard Henry Ford reconnaissait aussi lui-même qu'il devait en retour répartir à ses ouvriers autant de revenu qu'il leur était nécessaire pour acheter le produit qu'ils fabriquaient ; à l'occasion le problème de principe ne fut pas résolu, du reste, mais put être repoussé encore durant pas mal de temps.

Le problème connu encore un autre atermoiement du fait qu'au moyen des machines des postes de travail furent rationalisés et supprimés ou encore en partie remplacés par des postes de travail intellectuel. Mais exactement comme la plupart des postes de travail musculaire furent détruits par la mécanisation, dans les cinquante ans qui viennent la plupart des postes de travail intellectuel deviendront superflus à cause de la digitalisation. Car cette production intellectuelle — qui ne fait rien d'autre que d'élaborer selon des procédures déjà connues un savoir déjà connu — sera bel et bien remplacée. Et si nous sommes honnêtes, nous ne produisons le plus souvent pas beaucoup plus que cela. Un coup d'œil sur la capacité des programmes de traduction automatique, qui produisent toujours, dix ans après leur mise en route, des phrases si pitoyablement divertissantes, pourrait nous inciter à en douter<sup>3</sup>. C'est pourtant un fait que la production de la technique digitale se développe exponentiellement et ne se trouve carrément qu'à son début. Ce qui en résultera dans les 40 ans qui viennent, c'est à peine si nous pouvons l'imaginer, quoique cela se présente immédiatement devant nous.

Admettons qu'un jour tout le travail physique et spirituel serait exécuté par des automates parfaits, alors tout l'argent atterrirait, sous l'effort d'un gigantesque aimant, à ces automates parfaits et tout aussi rapidement l'économie succomberait parce que plus aucun argent ne parviendrait aux êtres humains. Tout l'argent serait emprisonné dans les plans d'investissement et de rapport du monde des machines et devrait par conséquent être aussi vite que possible repartagé au moyen de contributions sociales ou d'endettement de consommation, afin que les produits de ces automates parfaits pussent se laisser vendre. Sinon l'équilibre s'effondre car la valeur d'un dépôt existe en définitive à partir du rapport et celui-ci subsiste à partir de la vente aux consommateurs.

---

<sup>2</sup> Ici s'ensuit le huitième chapitre.

<sup>3</sup> Pour bien traduire, à savoir transcrire l'idée précise dans une autre langue actualisée, il **faudrait que la machine « comprenne » les sens signifiés**, car il est rare de pouvoir traduire correctement sans d'abord **avoir compris**. Dans ce sens, la traduction est un passe-temps qui fait travailler le penser actif, lequel durant à peine une fraction de milli-seconde est bien présent **entre** les deux langues pensées, au moment précis du basculement de l'une vers l'autre. C'est même passionnant d'observer cela et cela justifie aussi une **communion complète et passionnante** avec le texte et son auteur à traduire dans sa propre langue maternelle, en général d'abord, mais on peut aussi tenter l'opération, à titre d'exercice, avec une autre langue pour laquelle on a de l'affection, car on peut aimer bel et bien une langue qui n'est pas la sienne, surtout si on a un esprit vraiment européen. *ndt.*

Une double comptabilité se voit scindée en deux au moyen des automates. Des machines produisent, des êtres humains consomment. Des investissements se rentabilisent, des consommateurs sont endettés. Au lieu de répartir les rendements des machines dans la circuit de consommation, on tentera de faire des êtres humains des biens d'investissement. Chacun sera sensé de lui-même aussi devenir un peu une machine productive, en prenant du crédit et en investissant dans sa formation, pour finalement rapporter de l'argent. Mais cela ne fonctionne pas. L'être humain n'est pas une machine programmable et au contraire d'un travail de machine définissable, il y a dans le travail humain une question irrésolue, pour préciser le prix de sa prestation.

Si tout ce qui est déterminable est automatisé, il reste à l'être humain l'incalculable. Ce qui n'est toujours pas clair, depuis le début du travail, c'est ce qui doit en être le produit. Et avec cela, ni le commerce, ni les investissements et rapports ne se laissent correctement planifier. Quel est le montant du prix d'une idée ? Le prix correspond-il aux coûts de la vie de l'inventeur jusqu'au moment où il aura une prochaine idée. Que se passe-t-il si ce n'est pas une idée au moins aussi bonne ? Ou bien, au cas cela a été une idée très utile : le prix correspond-il alors au gain qui peut être réalisé avec cette idée ? Comment faire entrer en ligne de compte les prestations préalables et donc l'ensemble des préalables culturels ayant tout d'abord rendu une idée possible ? Et avant tout : comment et à qui les idées sont vendues ensuite ? Comme nous l'avons vu, les idées ne peuvent pas remplir des flacons et être vendues ensuite à l'unité, car à peine sont-elles nées que chacun peut les utiliser en principe.

À quel prix sont donc les soins donnés aux paysages, pour l'éducation ou bien pour la thérapie d'un patient ? Ce prix correspond-il au surplus de production de celui qui guérit ? Qui paye qui au cas où il meurt ? Et quand donc les fruits d'une éducation sont-ils récoltés et comptabilisés ? Qui accorde jusque-là le crédit et à qui vendre les enfants, une fois leur éducation achevée, pour rembourser le crédit ?

**Das Goetheanum 43/2015.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

Tiré de Geaorg Hasler: « *Blütenstaubwirtschaft [Économie du pollen]*, 2015 publication électronique, [www.bluetenstaubwirtschaft.ch](http://www.bluetenstaubwirtschaft.ch)